

La filière de la banane , avec Emmanuel Chauvin

Générique

Voix multiples

On R.

Voix féminine

On R, le podcast.

Introduction

Sophie Chaulaïc

Bonjour à toutes et à tous. Je m'appelle Sophie Chaulaïc, je suis journaliste et je vous propose, le temps d'un trajet en métro ou en bus, de tout comprendre sur un sujet de recherche. Bienvenue sur *On R*, le podcast de l'Université Toulouse Jean Jaurès.

Cet épisode est consacré à ce que l'on croise tous les jours sur les étals : mangues, ananas, avocats, bananes. Les fruits tropicaux, sur lesquels nous allons apprendre beaucoup de choses avec notre invité.

Bonjour Emmanuel Chauvin

Emmanuel Chauvin

Bonjour !

Sophie Chaulaïc

Vous êtes maître de conférences en géographie à l'Université Toulouse Jean Jaurès, chercheur au laboratoire interdisciplinaire Solidarités, Société, Territoires, le LISST, dans l'équipe Dynamiques rurales. Vous avez récemment publié dans le numéro 73 de la revue *EchoGéo* de 2025, consacré à la mutation des filières des fruits tropicaux.

Les fruits tropicaux et le programme AvalSud

Sophie Chaulaïc

Les fruits tropicaux : pourriez-vous nous dire, pour commencer, de quoi nous parlons ?

Emmanuel Chauvin

Ce sont des fruits issus de végétaux cultivés sous un climat tropical, chaud et humide. Certains d'entre eux sont cultivés sous des climats plus secs mais sous irrigation. Ce sont des fruits que nous retrouvons désormais de façon habituelle sur nos étals : des bananes, des mangues, des ananas, des avocats, des papayes, parfois des fruits un peu plus de niche comme les litchis, les fruits de la passion, les safous.

Ils sont principalement cultivés en Asie, à hauteur de 60 % à peu près, en Amérique latine, dans les Caraïbes et un petit peu en Afrique. Ils sont avant tout consommés dans les pays de production par les consommateurs locaux, à 88 % environ. Notre objet d'étude à nous, et mon objet d'étude à moi, ce sont les fruits restants, les 12 % exportés à travers le monde depuis les pays producteurs vers d'autres marchés de consommation. 80 % de ces exportations sont consommés dans les pays du Nord, c'est-à-dire les pays anciennement industrialisés, les pays d'Europe, les États-Unis ou le Japon par exemple.

Sophie Chaulaïc

Vous travaillez justement depuis quelques années sur l'un de ses fruits, dans le cadre d'un programme de recherche qui s'appelle AvalSud. Ce fruit c'est la banane, dont vous avez remonté toute la filière, depuis la France jusqu'en Équateur et en Côte d'Ivoire, où ces fruits sont en partie produits. Quel était l'objectif de ce projet ?

Emmanuel Chauvin

Le programme AvalSud regroupe des géographes, des économistes du laboratoire LISST, implantée sur le site toulousain, ainsi que, depuis peu, une doctorante.

L'objectif est d'étudier un objet effectivement banal, du quotidien, qui se trouve sur la corbeille à fruits de tout le monde. Mais derrière cette banalité, nous pouvons retrouver et décrypter des relations de pouvoir à différentes échelles, du mondial au local. C'est une manière d'étudier, par un objet simple, le commerce agricole international, la géopolitique, la géoéconomie agricole et

mondiale. Plus largement encore, c'est une manière de se pencher sur la mondialisation, les rapports Nord-Sud, les asymétries de pouvoir, les opportunités économiques, les transferts de normes environnementales, au sein de cette dynamique de mondialisation.

Il y avait déjà eu un travail, par exemple, d'une collègue universitaire américaine, Anna Tsing, avec l'ouvrage *Le Champignon de la fin du monde*. Elle s'était intéressée à un tout petit objet, le champignon Matsutake, et elle avait déroulé la filière mondialisée de ce champignon et montré tout ce qui pouvait se jouer derrière ça.

La filière de la banane et ses différentes étapes

Sophie Chaulaïc

En parlant de filières, parlons de celle de la banane, justement. Car ce fruit a un long parcours. Pourriez-vous nous retracer les grandes étapes du parcours d'une banane, depuis le moment où nous la découvrons quand nous allons l'acheter, au supermarché ou chez le maraîcher, jusqu'à son pays de production, son pays de naissance ?

Emmanuel Chauvin

Une banane qui arrive sur le marché français, vous la trouverez généralement dans un supermarché. Elle est vendue à plus de 80 % dans les supermarchés.

Elle est par ailleurs très importante pour le supermarché. C'est un fruit phare et l'un des 20 produits marqueurs de prix. Elle est vendue à bas prix et mise en tête de gondole pour attirer le consommateur.

L'étape d'avant, c'est le mûrisseur, ou la mûrisserie. La banane arrive en France verte, elle n'est pas encore mûre. Elle va mûrir sur le territoire français, dans des espèces de grandes chambres froides dans laquelle on joue sur des gaz comme l'azote et l'éthylène, ou sur la température, pour la faire mûrir.

Avant, elle est venue en bateau, souvent dans des containers réfrigérés avec atmosphère contrôlée. Un transport qui est donc millimétré. Il s'agira parfois de navire « reefers » spécialisés, transportant uniquement de la banane. En France, il y a deux grands ports bananier, Dunkerque et Port-Vendres, plus près de Toulouse. La banane peut aussi venir *via* Anvers ou Rotterdam

Elle peut avoir diverses origines, être issue de différents pays producteurs. En France, il y a trois grandes origines : les Antilles françaises, notamment la Martinique. L'Amérique du Sud, et plus largement l'Amérique latine et les Caraïbes, notamment l'Équateur qui est le grand producteur de bananes

d'exportation dans le monde. L'Afrique, notamment la Côte d'Ivoire, le Cameroun et le Ghana.

Les ports de départ son importants. Elle vient à ces ports par routes transportée par camions réfrigérés. Ces camions viennent à leur tour de plantations qui présentent une diversité de structures, entre les petits exploitants tels que nous pouvons par exemple les trouver en Martinique, et les grandes compagnies multinationales qui ont des plantations immenses de plusieurs centaines d'hectares, comme en Côte d'Ivoire.

Sophie Chaulaïc

Et vous, dans votre travail, vous êtes allés interroger tous les différents acteurs de ces différentes sphères qui constituent les étapes du voyage d'une banane.

Emmanuel Chauvin

Nous avons essayé, par étapes. Nous avons commencé par l'aval, par ce qui est le plus proche du consommateur : les supermarchés, les mûrisseries, les ports.

Nous sommes ensuite remontés vers l'amont, jusqu'à certains pays producteurs, notamment l'Équateur et la Côte d'Ivoire, et une doctorante du projet travaille actuellement sur la Martinique.

Nous avons effectivement essayé de comprendre comment des normes fixées en aval, par la grande distribution ou les grandes sociétés d'import-export, pouvaient remonter vers l'amont, dans les territoires productifs, aux champs, pour les travailleurs ou pour les producteurs.

Les normes

Sophie Chaulaïc

Vous parlez de normes. L'une d'entre elles, c'est la couleur. Vous m'expliquez, en préparant ce podcast, qu'il y a une échelle colorimétrique extrêmement précise que les producteurs doivent respecter. Qui édicte cette norme ?

Emmanuel Chauvin

La banane est un produit extrêmement standardisé, ce qui en fait un emblème de la mondialisation. L'agriculture mondialisée produit souvent des produits très normés. Parmi les normes de la banane, il y a le calibre, la taille, mais aussi la couleur, effectivement.

Cette norme de colorimétrie, elle est à la fois produite par le le marché

européen, pour des questions de sécurité alimentaire, par les producteurs et par les grandes sociétés d'exportation. Mais elle est surtout produite par la grande distribution qui est la principale prescriptrice de normes.

Par exemple, un magasin comme Carrefour veut une banane qui se situe entre vert et jaune. Il y a cinq possibilités de couleur, le magasin veut une banane de type 4,5 ou 3,5. C'est très précis, il veut un niveau de maturation très précis. Pour éviter les pertes, mais aussi parce que le consommateur cherche une belle banane. Ce qu'on appelle une « banane de qualité », c'est une banane belle d'un point de vue esthétique.

Sophie Chaulaïc

Ce que vous avez observé, c'est comment ces normes peuvent modifier la valeur d'une banane entre le moment où elle est produite, où elle pousse, et le moment où elle atterrit sur les étals de la grande distribution. Elle a pris de la valeur, mais pas pour un enrichissement des producteurs, manifestement.

Emmanuel Chauvin

Comme dans toute filière, la valeur est répartie en fonction des étapes de cette filière production : transport, transformation, commercialisation... Le plus gros de la valeur est capté par la grande distribution, et celle-ci capte à peu près 30 % de la valeur du produit. Cette valeur est ensuite captée par les grandes sociétés d'exportation et les mûrisseurs.

Elle est donc plutôt captée par l'aval, et beaucoup moins par l'amont, par les producteurs. Il faut cependant relativiser, au moins partiellement. Cette filière est une opportunité économique. De nombreux producteurs s'y retrouvent, qu'ils soient petits ou gros. De plus, il ne faut pas penser qu'il n'y a que des petits producteurs. Ce sont aussi de grandes entreprises agricoles, de grandes exploitations.

Tout l'enjeu sera de savoir combien d'échelons on va contrôler. Un exemple parmi d'autres : la Compagnie Fruitière, qui est la grande entreprise de fruits tropicaux en France. Dans le domaine des bananes, elle contrôle l'intégralité de la chaîne. Elle a ses plantations, elle a ses bateaux et ses mûrisséries, elle différentes entreprises liées sur l'intégralité de la chaîne. Elle contrôle donc la valeur et l'argent créés à chaque étape.

Politique, mondialisation et écologie

Sophie Chaulaïc

Avec ce que vous décrivez nous voyons bien qu'il y a des rapports de pouvoir. Est-ce que cela interroge encore sur les rapports de pouvoir entre Nord et Sud ?

Emmanuel Chauvin

Oui, bien sûr. C'est l'une des questions fondamentales qui se pose à propos de ces fruits tropicaux. Qui contrôle ces filières, qui les gouverne ? Comment se partage la valeur ? À qui elles bénéficient en terme de développement ? À quels territoires, à quels acteurs ? Ce que nous avons constaté, c'est qu'il y a toujours une dissymétrie de pouvoir. L'aval qui domine l'amont et capte la majorité de la valeur. Dans le même temps, il y a une diversité de producteurs, il ne faut donc pas non plus généraliser à outrance.

Nous avons également constaté, durant nos entretiens et nos enquêtes, que beaucoup d'acteurs des Suds se saisissent de ces filières de fruits tropicaux, historiquement contrôlées par des acteurs des Nords, des grandes entreprises américaines ou européennes, et ont investi ces filières.

Sophie Chaulaïc

Ces filières des fruits tropicaux sont nées durant la colonisation du XIX^e siècle, c'est bien ça ?

Emmanuel Chauvin

Oui, ce sont des filières historiquement héritées de la colonisation, avec un transport de produits agricoles des espaces tropicaux vers les métropoles.

Sophie Chaulaïc

Je vous ai interrompu. Vous étiez en train de dire que, dans les pays, les producteurs s'organisaient également.

Emmanuel Chauvin

Plus ou moins. Il y en a qui n'arrivent pas à suivre la mise aux normes, par exemple. Il faut des capitaux pour cela. Tous ne peuvent pas suivre et beaucoup perdent. Mais ceux qui atteignent une taille moyenne ou qui arrivent à se regrouper en coopératives réussissent à en tirer des profits, ou en tout cas une opportunité. Avec bien sûr des limites, environnementales ou autres. Cela crée d'autres dissymétries à l'intérieur de ces pays, entre gros producteurs et petits producteurs.

Sophie Chaulaïc

Vous m'avez appris en préparant ce podcast que la banane que l'on mange tous les jours, c'est une seule et même variété. Nous mangeons la même banane partout dans le monde, à savoir la banane Cavendish. Je trouve que c'est assez représentatif du système mondialisé. En parlant de cette mondialisation, la filière des fruits tropicaux est-elle précisément représentative de ce système, et où en sommes-nous ?

Emmanuel Chauvin

Il n'y a qu'une seule banane d'exportation, c'est-à-dire la banane que l'on va manger en France, la Cavendish. C'est le seul fruit, à ma connaissance, où il n'y a qu'une seule variété. C'est de plus en plus vrai pour l'avocat aussi, nous mangeons de plus en plus de l'avocat Hass uniquement. Mais la banane est un cas quasi unique, ce qui facilite la substitution des origines. Vous voyez souvent écrit en magasin « origine Afrique ou Équateur » comme si c'était indifférencié, comme si c'était un produit sans terroir.

C'est tout à fait emblématique de la mondialisation, à l'inverse de l'idée d'une économie de la diversité. Contrairement à ce que l'on peut croire, nous assistons plutôt à un renforcement de cette mondialisation autour des fruits tropicaux. On parle souvent de la démondialisation, on parle des circuits courts, on parle des productions locales. Mais il faut bien voir que, globalement, la consommation de fruits tropicaux n'a cessé d'augmenter ces dernières années. Comme d'autres produits, à l'instar des fleurs coupées par exemple, qui viennent de l'autre bout du monde désormais, ou des produits destinés à l'élevage tel que le soja. Il y a un accroissement de la mondialisation. C'est donc intéressant de voir, au-delà de ces dimensions quantitatives, comment cela s'organise.

Sophie Chaulaïc

Cela m'interroge sur la question environnementale. Les filières des fruits tropicaux s'en sont-elles saisies ?

Emmanuel Chauvin

Elles en sont saisies, au moins partiellement. Nous pouvons distinguer deux éléments.

Il y a d'abord le réchauffement climatique d'origine anthropique provoque des changements dans les bassins de production. Nous voyons une acclimatation de certains produits tropicaux dans les Nord, au sud de l'Espagne ou de la Sicile

par exemple, où l'avocat est de plus en plus cultivé.

Deuxièmement, notamment sous la pression des consommateurs, il y a de plus en plus de labels de certifications environnementales qui se sont développés, que soit vis-à-vis de l'agriculture biologique ou des certifications environnementales de type commerce équitable. Ces labels ont des effets positifs, parfois localement, avec le développement de techniques d'agriculture de précision, une meilleure gestion de l'eau, et ainsi de suite. Mais dans le même temps, ces effets sont ambivalents, car les petits producteurs ont du mal à se mettre aux normes environnementales, car cela coûte de l'argent. De même, en ce qui concerne l'agriculture biologique, dans les pays du Sud cela se fait souvent dans des régions plus sèches, ce qui permet de faire un produit avec moins de produits phytosanitaires, mais qui nécessite plus irrigation.

Conclusion

Sophie Chaulaïc

Il y a encore beaucoup de choses à dire sur cette thématique, tant elle évoque de questions, mais nous arrivons à la fin de ce podcast.

Afin de poursuivre la réflexion, est-ce que vous auriez un conseil de lecture, d'exposition, de conférence, ce que vous voulez, à donner à nos auditeurs et auditrices, sur ce que nous d'évoquer ?

Emmanuel Chauvin

C'est l'histoire d'une banane à 24 centimes de dollars achetée sur un marché new-yorkais par un artiste, Maurizio Cattelan, à un vendeur bangladais. Maurizio Cattelan a collé cette banane au mur avec un ruban adhésif en 2019 et l'a vendue comme une œuvre sur une foire d'art contemporain à Miami à 120 000 dollars. Récemment, en 2024, elle a été rachetée à 6 millions de dollars par un entrepreneur technologique chinois, qui l'a mangée ensuite. Une autre chaîne de valeur liée à la banane donc, celle de l'art pop. Quoi qu'on en pense.

Sophie Chaulaïc

Un grand merci, Emmanuel Chauvin d'avoir accepté notre invitation.

On R est une production de l'Université Toulouse Jean Jaurès, portée par le Centre de promotion de la recherche scientifique, le service Communication et le Pôle Production – Le Vidéographe de la Maison de l'Image et du Numérique de l'UT2J. La réalisation est signée Cédric Peyronnet du Pôle Production – Le Vidéographe. *On R* est diffusé sur *Miroir*, le média numérique de l'université et

On R : La filière de la banane, avec Emmanuel Chauvin

est accessible via le site www.univ-tlse2.fr de l'UT2J. Vous pouvez aussi retrouver *On R* sur les différents comptes de l'université et sur les plateformes numériques.

Générique de fin

Voix multiples

On R.